MODERN LANGUAGE NOTES

VOLUME XXXVII APRIL, 1922 NUMBER 4

CHATEAUBRIAND ET MRS. SUTTON: L'EPILOGUE D'UN ROMAN D'AMOUR

Le roman d'amour qu'ébaucha Chateaubriand pendant son exil en Angleterre avec Charlotte Ives, la fille du pasteur de Bungay, a suscité presque autant de controverses que le fameux voyage en Amérique. Après la publication de l'article de M. E. Dick et le livre de M. Le Braz, on pouvait croire la question définitivement réglée.[1] Dans l'ensemble, et bien que l'on pût encore soulever quelques doutes sur des points de détail, leur enquête très minutieuse avait confirmé le récit donné par Chateaubriand lui-même dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*.[2] On se souvient comment il y raconte qu'il se laissa insensiblement gagner par le charme naïf de la jeune fille, comment il passa sans presque s'en apercevoir de la lecture du Tasse à des sujets plus personnels, et comment il devenait bel et bien amoureux de la charmante Charlotte, quand Mrs. Ives le pria de déclarer ses intentions, en lui laissant entendre qu'elle et son mari verraient d'un œil des plus favorables l' union de leur fille et du jeune émigré. C'est seulement alors que Chateaubriand sembla se souvenir qu'il était marié. Il en fit l'aveu, et sans dire adieu à Charlotte, prit la fuite pour ne jamais revenir a Bungay. Le souvenir de la jeune Anglaise devait cependant le hanter dans les années qui suivirent: sous les traits de Céluta, d'Atala et de Cymodocée on peut retrouver jusqu'à un certain point l'image persistante de celle qui semble bien avoir été le premier véritable amour de Chateaubriand.

[1] E. Dick, Le séjour de Chateaubriand en Suffolk, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1908, xv, p. 105. A. Le Braz, *Au pays d'exil de Chauteaubriand*, Paris, 1908.

[2] *Mém. d'O.-T.*, éd. Biré, t. II, p. 133-141.

Il nous a dit lui-même comment il devait la revoir, longtemps plus tard, en 1822, alors qu'il était ambassadeur à Londres, et comment Charlotte Ives devenue lady Sutton, ou plus exactement Mrs. Sutton se présenta un jour à lui, accompagnée de ses deux fils.[3] L'authenticité de cette entrevue nous était attestée par M. de Marcellus, mais pour le détail nous ne possédions que le témoignage de Chateaubriand. De Charlotte elle-même il semblait que il ne subsistait rien; M. Dick après s'être livré à des recherches minutieuses à Bungay nous affirme qu'il ne reste pas d'elle "un mot d'écrit." [4] Comme on pouvait s'y attendre, certains des historiens de Chateaubriand n'ont pas manqué de profiter d'une si belle occasion pour l'accuser une fois de plus d'inexactitude et pour faire remarquer combien il était invraisemblable que Charlotte fût allée solliciter la protection de Chateaubriand pour un de ses fils, si vraiment elle avait éprouvé pour lui un sentiment profond et durable dans sa jeunesse. Or pendant tout ce temps, nous possédions dans deux lettres de Mrs. Sutton à Chateaubriand la justification de l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Chose plus curieuse, ces deux lettres étaient accessibles à tous puisqu'elles avaient été imprimées dans les *Souvenirs et Correspondance de Madame Récamier.* Il semble cependant qu'elles aient échappé aux critiques. Ni M. Dick, ni M. Le Braz, ni M. Giraud ne paraissent s'en être souvenus, et je suis d'autant plus à l'aise pour signaler cette étrange omission que je peux moi-même faire mon mea culpa. Grâce à cette correspondance, nous sommes maintenant en mesure de vérifier l'exactitude du récit de Chateaubriand et de déterminer par un nouvel exemple le degré d'authenticité qu'il convient d'accorder aux *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Avant d'en faire l'analyse, reprenons les traits essentiels du passage bien connu où Chateaubriand raconte dans quelles circonstances il revit Charlotte. Il nous raconte comment, alors qu'il était ambassadeur à Londres en 1822, occupé de sa besogne diplomatique et employant ses loisirs à revivre son ancienne idylle, "une dame anglaise" demanda à lui parler. "J'étais dans mon cabinet; on a annoncé lady Sulton; j'ai vu entrer une femme en deuil accompagnée de deux beaux garçons également en deuil: l'un

[3] *Mém. d'O. T.*, t. II, pp. 142-145.

[4] Article cité, p. 105.

pouvait avoir seize ans et l'autre quatorze. Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée: "*Mylord, do you remember me?* Me reconnaissez-vous?" Oui, j'ai reconnu Miss Ives! les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps. . . ." L'émotion les rendit silencieux quelques minutes et quand Chateaubriand put parler, ce fut pour demander: "Et vous, Madame, me reconnaissez-vous?" Elle a levé les yeux qu' elle tenait baissés, et, pour toute réponse, elle m'a adressé un regard souriant et mélancolique comme un long souvenir. Sa main était toujours entre les deux miennes. Charlotte m'a dit: "Je suis en deuil de ma mère; mon père est mort depuis plusieurs années. Voilà mes enfants." . . . Bientôt elle a repris: "Mylord, je vous parle à présent dans la langue que j'essayais avec vous à Bungay. Je suis honteuse: excusez-moi. Mes enfants sont les fils de l'amiral Sutton que j'épousais trois ans après votre départ d'Angleterre." Ce jour-là la conversation n'alla pas plus avant, mais le lendemain et les jours suivants, Chateaubriand devait la revoir seule, chez elle. Après "la série de ces *vous souvient-il* qui font renaître toute une vie," Mrs. Sutton présenta sa requête. "Je suis venue à Londres pour vous prier de vous intéresser aux enfants de l'amiral Sutton: l'aîné désirerait passer à Bombay. M. Canning, nommé gouverneur des Indes, est votre ami; il pourrait emmener mon fils avec lui. Je serais bien reconnaissante, et j'aimerais vous devoir le bonheur de mon premier enfant." A quoi Chateaubriand répondit qu' il irait voir M. Canning, tout en lui reprochant doucement d'employer en lui parlant le titre de *mylord*. Charlotte répliqua: "Je ne vous trouve pas changé, pas même vieilli. Quand je parlais de vous à mes parents pendant votre absence, c'était toujours le titre de *mylord* que je vous donnais; il me semblait que vous le deviez porter; n'étiez-vous pas pour moi comme un mari, *my lord and master,* mon seigneur et maître?" Chateaubriand vit Canning et n'en put tirer que de vagues promesses. Bientôt Charlotte annonça qu' elle allait retourner à Bungay.

"Quand je vous ai connu, me disait-elle, personne ne prononcait votre nom; maintenant qui l'ignore? Savez-vous que je possède un ouvrage et plusieurs lettres écrits de votre main? Les voilà." Elle me remit un

paquet. "Ne vous offensez pas si je ne veux rien garder de vous," et elle se prit à pleurer. "*Farewell! farewell!* me dit-elle, souvenez-vous de mon fils. Je ne vous reverrai jamais, car vous ne viendrez pas me chercher à Bungay."—"J'irai, mécriai-je; j'irai vous porter le brevet de votre fils." Elle secoua la tête d'un air de doute et se retira. Rentré à l'ambassade, je m'enfermai et j'ouvris le paquet. Il ne contenait que des billets de moi insignifiants et un plan d'études, avec des remarques sur les poëtes anglais et italiens." [5]

S'il n'alla pas à Bungay, Chateaubriand devait cependant revoir Mrs. Sutton:

"Elle vint avec une partie de sa famille me voir en France lorsque j'étais ministre en 1823. Par une de ces misères inexplicables de l'homme, préoccupé que j'étais d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française, quelque chose sans doute aura manqué à ma voix, puisque Charlotte, retournant en Angleterre, me laissa une lettre dans laquelle elle se montra blessée de la froideur de ma réception. Je n'ai osé ni lui écrire ni lui renvoyer des fragments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés. S'il était vrai qu'elle eût une raison véritable de se plaindre, je jetterais au feu ce que j'ai raconté de mon premier séjour outre-mer. Souvent il m'est venu en pensée d'aller éclaircir mes doutes; mais pourrais-je retourner en Angleterre, moi qui suis assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel j'ai marqué ma tombe." [6]

Il est bien peu de lignes de ce récit qui aient échappé à la critique. M. de Marcellus déjà avait donné le signal en accusant Chateaubriand de galanterie exagérée et avait rectifié ainsi le portrait de Mrs. Sutton: "Elle avait sans doute, comme quelques autres Anglaises à cet âge, de beaux traits et une blancheur remarquable dans sa corpulence; mais ce n'était plus le printemps; l'été passait, et déjà commençait l'automne." [7] M. Dick n'a pas manqué de relever dans l'article que nous avons cité ce qui lui semble une inexactitude grave de Chateaubriand. Sur ce point M. Giraud a répondu comme il convenait.[8] On peut cependant ajouter que Chateaubriand en avait assez dit pour indiquer qu'il n'avait plus pour Charlotte les yeux de son premier amour. "Je

[5] *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 145.

[6] *Mém. d'O.-T.*, t. IV, p. 282.

[7] *Chateaubriand et son temps*, p. 104.

[8] V. Giraud, Sur le témoignage de Chateaubriand dans les "Mémoires d'Outre-Tombe," *Revue d'histoire littéraire*, xv, 1908, p. 333. Voir aussi la réponse de M. Dick, même titre, xv, 1908, p. 501.

viens de revoir Charlotte, il est vrai, dit-il en conclusion, mais après combien d'années l'ai-je revue? Douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit, quand le soleil depuis longtemps s'est couché." Tout est dit, pour qui sait lire, et l'on ne peut pourtant pas reprocher à Chateaubriand de n'écrire pas comme M. de Marcellus et de n'avoir pas la brutalité d'expression à laquelle nous ont habitués les romanciers naturalistes.

Le reproche adressé à Chateaubriand d'avoir ajouté une autre inexactitude "indubitalement voulue" et d'avoir tenté de "réparer le tort fait à la mémoire de Mrs. Sutton en l'élevant au rang d'une Lady Sutton" n'est pas plus sérieux.[9] M. Dick a constaté très justement que la leçon erronée de *Sulton* est rectifiée au quatrième volume des *Mémoires d'Outre-Tombe* (p. 284) dans la phrase suivante: "Mais bientôt l'idée d'aller voir Madame Sutton . . .". Il aurait pu constater qu'en même temps Chateaubriand avait remplacé *Lady* par *Madame.*

Par contre, M. Le Braz a justement signalé qu'il y avait dans le récit de Chateaubriand une erreur manifeste.[10] Il a fait mourir la mère de Charlotte avant le voyage de sa fille à Londres; or Mrs. Ives ne mourut que le 18 septembre et le 8 septembre Chateaubriand avait déjà quitté l'Angleterre. Nous verrons plus tard comment cette erreur peut s'expliquer. Pour le moment, nous nous contentons de signaler le fait.

Enfin la critique la plus sérieuse a été signalée à M. Dick par une habitante de Bungay, Miss Lucy Hartcup qui dans une lettre lui déclare: "J'ai entendu dire que la famille Sutton était très indignée du récit que Chateaubriand a fait dans ses mémoires de ses relations avec leur mère, et que ce récit était absolument inexact. Ainsi, par exemple, Chateaubriand voudrait faire croire que leur entrevue à Londres fut pour lui une surprise: le fait est qu'elle avait été projetée et arrangée d'avance. Il avait d'abord été proposé qu'il irait la voir à Bungay, mais ils finirent par s'accorder pour se rencontrer à Londres. Ma mère m'a dit qu'on avait jugé que c'était une étrange façon d'agir pour Mrs. Sutton que d'aller le voir à Londres."[11] "Ceci donc, ajoute M. Dick, n'est qu'un exemple de l'inexactitude du récit des *Mémoires*. A côté de cette

[9] E. Dick, p. 97.

[10] Le Braz, p. 202-203.

[11] E. Dick, p. 98. J'ai légèrement modifié la traduction de M. Dick.

insigne invention, il ne vaut guère la peine de relever d'autres inexactitudes." Voilà certes une bien chaude indignation qui n'a d'autre fondement que des cancans de petite ville. J'avoue pour ma part que, sans trop croire à l'exactitude scrupuleuse de Chateaubriand, s'il fallait choisir entre sa version et celle de Miss Hartcup, j'hésiterais fort peu. On comprend que par piété filiale les fils de Mrs. Sutton aient protesté au moment de la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il est moins légitime de se prévaloir d'une inexactitude de détail, inexactitude qui d'ailleurs n'est pas certaine, pour mettre en doute la réalité de tout le récit de Chateaubriand. Par bonheur, sur ce point et sur bien d'autres, nous possédons un témoignage irréfutable: c'est Charlotte elle-même qui s'est chargée de justifier Chateaubriand et c'est elle encore qui va nous faire l'aveu de son amour.

Puisque les deux lettres qu'elle a écrites à Chateaubriand ont échappé jusqu'ici aux chercheurs on nous permettra de les reproduire intégralement, en renvoyant aux *Souvenirs et correspondance de Madame Récamier* pour la traduction française.[12]

La première lettre est datée, *17th June 1823;* dans la traduction la date donnée est 7 juin 1822, une erreur évidente, puisque le texte même indique que la lettre fut écrite un an après l'entrevue avec Chateaubriand. La voici:

Ditchingham Lodge, near Bungay, 17th *June* 1823.

Occupied with the fate of empires, and stationed on so lofty an eminence that the petty concerns of humbler life can scarcely be visible, your Excellency cannot easily imagine how much the mind of a private individual may dwell on a single thought until it becomes painful from intensity.

Unwilling to be guilty of intrusion (especially on *you*), yet equally reluctant to appear ungrateful, you perhaps would smile, could you fully know the embarrassment even this letter has occasioned me. But your kind words: "puis-je être bon à quelque chose pour vous?" and the kind tone in which they were attended, have echoed in my heart, until perhaps they have disturbed my head. Twelve long months have now elapsed since I heard them, during which time I have often painfully regretted having very inadequately expressed my deep-felt sense of your kindness; but in truth, it was so blended with other feelings, that I could not dwell on the subject. The hope too, which your Excellency permit [*permitted me?*] to entertain of seeing you here (a hope so pleasing that I overlooked

[12] Nous reproduisons les lettres telles qu'elles sont données dans les *Souvenirs,* t. I, p. 404-413. Il y a quelques erreurs manifestes de copie; nous indiquerons au fur et à mesure les corrections possibles.

the impossibilities of its accomplishment, awakened my maternal vanity to fancy that my sons might win some portion of your approbation for themselves.

When I had last the honor of seeing you, you were proceeding to Gloucester Lodge, with the kind intention of speaking in favor of one of my sons to M.. Canning, whose accession to the ministry gives him perhaps as much influence with respect to India now, as his own personal destination thither would have done. Assuredly, my own feelings would not lead me to desire such a banishment for any of my children; but my eldest son, Samuel Ives Sutton, now in his seventeenth year, has expressed so decided and steady a wish for some civil appointment in India, that it is my duty to do all in my power to promote it.

A writer-ship to *Madras*, for next year, is the summit of his ambition. It is not in itself a very great thing, yet so numerous are the competitors, that it is absolutely unattainable, excepting by the hand of power.

This then, Mylord, is the point; *and how much it has cost me to come to it, you can never know.*

With the most earnest wishes for your health and happiness, and every sentiment of the highest consideration and respect, in which admiral Sutton begs to be permitted to join, I have the honor to be Your Lordship's most obedient humble servant,

CHARLOTTE SUTTON.

Dès maintenant, nous voici en mesure de préciser un certain nombre de points. Puisque douze longs mois se sont écoulés depuis le départ de Charlotte de Londres, sa rencontre avec Chateaubriand a dû avoir lieu dans les premiers jours du mois de juin 1822. L'âge du jeune Samuel est exactement indiqué par Chateaubriand, puisqu'au moment où sa mère écrit il était dans sa dix-septième année. C'est d'un poste à Bombay qu'il est question dans les *Mémoires* et d'un poste à Madras dans la lettre de Mrs. Sutton, légère modification qui a pu se produire dans l'intervalle. Le fait que l'entretien eut lieu en français est confirmé par le rappel des mots "Puis-je être bon à quelque chose." Surtout, et c'est là le point le plus important, il est désormais hors de doute que Mrs. Sutton a bien adressé une requête en faveur de son fils à Chateaubriand. Nous verrons tout à l'heure que ce ne sont pas là les seuls renseignements que nous puissions tirer de cette première lettre, surtout si nous en rapprochons le texte de celui de la seconde que nous donnons maintenant.

14th June 1825.

Mylord,

Permit me to assure your Lordship that I am not guilty of the presumption of intending to inflict an annual letter upon you; and sincerely do I regret that my thoughts cannot be open to your view instead of those

lines; as, could you know them, I venture to believe, you would readily forgive what otherwise may appear intrusive. Once, since I left Paris, I have presumed to trouble your Lordship with a few lines, requesting that the manuscript I had so cherished during twenty seven years might be returned to me. But as it has not been your pleasure to comply with this request, I suppose I ought to forbear a repetition of it.

Mylord, I may perhaps not again intrude on you, never perhaps [*shall?*] I see you more on this side of the grave; forgive me then this once, if I avail myself of the opportunity afforded by admiral Sutton, who is going to Paris with the intention of leaving my eldest son there, in order that he may attain some facility in speaking the French language, an acquirement which will perhaps be useful to him whatever may be his future destiny. When I had the honor of seeing you at Paris, I felt the impropriety of tresspassing upon your Lordship's occupied time, and therefore could not venture to explain myself on some points, in which I saw by your glance (which language it is impossible to misunderstand) what your politeness would kindly have concealed.

But, if, in the endeavour to promote the welfare of her child, a mother should say a few words too much, it is, I trust, an error that in some measure pleads its own excuse, particularly in time like the present, when interest is *every thing*, and scarcely any situation in which a young man may struggle through life can be obtained, *even* by *purchase*, unless patronage smooth the way.

But I will not presume further to detain your attention. Let it be permitted me only to say, Mylord, that feelings too keen to be controled rendered the first few minutes I passed under your roof most acutely painful. The events of seven and twenty previous years all rushed to my recollection; from the early period when you crossed my path like a meteor, to leave me in darkness, when you disappeared, to that *inexpressibly* bitter moment, when I stood in your house an uninvited stranger, and in a character as new to myself as perhaps unwelcome to you.

Farewell, Mylord. May you be happy! is the deeply felt, the earnest wish of Your Lordship's devoted and obedient servant,

CHARLOTTE SUTTON.

M. Baldensperger a le premier, je crois attiré, l'attention sur la phrase des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Chateaubriand évoque devant Charlotte, devenue Mrs. Sutton, le souvenir de "vingt-sept années livrées à un autre." Nous sommes en 1822; elle se serait donc mariée en 1795. Mais elle lui dit elle-même qu'elle a épousé l'amiral "trois ans après votre départ d'Angleterre"—donc en 1803, à supposer que la pauvre Charlotte ait été renseignée sur le départ de son *lord and master* imaginaire, ou en 1798 ou 1799 si elle voulait simplement parler du départ de Bungay."[13] Mais

[13] F. Baldensperger, Chateaubriand et l'émigration royaliste à Londres, *Revue d'histoire littéraire*, XIV, 1907, p. 585.

nous connaissons maintenant exactement la date du mariage de Charlotte: c'est le 7 avril 1806 qu'elle épousa l'amiral Sutton, soit plus de dix ans après le départ de Bungay. Le compte n'y est plus du tout. D'où vient donc le chiffre vingt-sept indiqué par Chateaubriand dans ses *Mémoires?* C'est tout simplement le nombre d'années pendant lesquelles Charlotte a gardé le manuscrit auquel elle attachait tant de prix. Ce sont ces vingt-sept années que Mrs. Sutton a dû mentionner en lui remettant le petit paquet qu'il affecte de tant dédaigner, et c'est le chiffre qui lui est revenu à la mémoire au moment où il rédigeait ses souvenirs. Ce sont aussi les vingt-sept années qui séparent le départ de Bungay de l'entrevue de Londres; c'est ce que nous savions déjà de façon à peu près certaine. Il serait dangereux de vouloir préciser davantage. On peut se demander, d'autre part, quel était ce manuscrit que Charlotte réclamait avec tant d'insistance? Chateaubriand se serait-il fait tellement supplier pour le lui rendre s'il n'avait contenu "qu'un plan d'études avec des remarques sur quelques poëtes anglais ou italiens"? Nous connaissons assez notre auteur pour savoir qu'il a dû utiliser quelque part ces notes et qu'elles ont dû paraître dans l'édition des œuvres complètes de 1826, à moins qu'il ne les ait réservées pour son *Essai sur la littérature anglaise.*

Ce qui est plus important et ce qui me semble presque certain, c'est que Chateaubriand a fondu en une scène unique les différentes entrevues qu'il eut avec Charlotte. Souvenons-nous des paroles qu'elle prononce en le quittant à Londres: "*Farewell! farewell,* me dit-elle, souvenez-vous de mon fils. Je ne vous reverrai jamais, car vous ne viendrez jamais me chercher à Bungay." Or, nous savons par la première lettre qu'elle avait emporté de Londres l'espoir de le recevoir chez elle "*the hope of seeing you here.*" C'est au contraire dans la lettre de 1825 qu'elle lui adresse un véritable adieu, un *farewell* définitif et qu'elle exprime la crainte de ne plus le revoir de ce côté de la tombe. Il n'est point téméraire de supposer que Chateaubriand s'il a écrit en 1822 ce chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe* l'a retouché plus tard, que le souvenir des paroles prononcées par Charlotte s'est fondu avec le souvenir des lettres qu'il avait reçues, que les vingt-sept annéees de séparation sont alors devenues les "vingt-sept années livrées à un autre" et que l'au-revoir de Londres est devenu le *farewell* qu'elle lui

adressait de Bungay trois ans plus tard. De plus, si l'on s'en rapporte à la note préliminaire des *Souvenirs de Madame Récamier,* il s'est trompé sur la date même de l'entrevue de Paris: "avant de lui écrire cette seconde lettre, lady Sutton avait fait un voyage en France, et nous devons fixer l'époque de ce voyage à l'année 1824, quoique M. de Chateaubriand dans ses *Mémoires* le place en 1823, et pendant son ministère." C'est en effet ce qui ressort du texte même de la seconde lettre, puisque Mrs. Sutton se défend de vouloir lui écrire une lettre tous les ans et qu'elle lui avait déjà écrit pour lui redemander le manuscrit. Là encore la mémoire de Chateaubriand aurait été en défaut et la froideur de l'accueil qu'il fit à la pauvre Charlotte n'aurait pas pour excuse les graves responsabilités qu'il aurait eues alors, s'il avait déjà quitté le ministère au moment du voyage qu'elle fit à Paris. Peut-être d'ailleurs n'aurait-elle pas dit "your house" s'il l'avait reçue au ministère, mais c'est là une simple hypothèse dont on ne doit pas exagérer l'importance. Enfin, si Chateaubriand a vu Mrs. Sutton porter le deuil de sa mère, c'est évidemment à Paris en 1824 et non à Londres en 1822. Cette fois encore, Chateaubriand, inspiré, inconsciemment peut-être, par le sentiment des "convenances" artistiques plus que par un souci scrupuleux de la chronologie, a fondu deux scènes qui, dans la réalité, étaient séparées par un intervalle de plusieurs mois. Nous voyons donc confirmé une fois de plus ce que nous savions déjà par plus d'un exemple: c'est qu'on ne peut accepter les yeux fermés les dates données par Chateaubriand, qu'il arrange et qu'il modifie les événements, ce qui du reste ne veut pas du tout dire qu'il les falsifie de propos délibéré.

Les lettres de Mrs. Sutton en effet, ne laissent plus subsister aucun doute sur l'authenticité du roman d'amour de Bungay et sur les différentes entrevues. Chateaubriand a pu confondre les dates; ce qui compte, c'est qu'il a peint exactement ses sentiments aussi bien que ceux de Charlotte, jusqu'à la froideur dont il s'accuse. Ce qui compte surtout, c'est la révélation des longues et silencieuses souffrances de la pauvre abandonnée, et l'aveu qui jaillit de son cœur après vingt-sept années de séparation.

Le fait même que Charlotte Ives, devenue Mrs Sutton, était allée trouver Chateaubriand à Londres en 1822, pour solliciter son appui en faveur de son fils, a toujours paru difficile à expliquer. Comment peut-on admettre en effet que, si Chateaubriand a été pour elle

autre chose qu'un professeur de français, "elle ait recommandé à sa haute bienveillance les fils de l'homme d'honneur qui l'a consolée de son abandon." [14] Miss Hartcup, citée par M. Dick, nous affirme que toute la petite ville la blâma fort de sa démarche et qu'elle ne partit pour Londres que malgré la résistance de sa famille. Nous pouvions l'en croire sur parole; mais il ressort nettement des deux lettres de Mrs. Sutton que c'est avec l'approbation entière de son mari qu'elle continue à rester en relations avec Chateaubriand. Ne venons-nous pas de voir que l'amiral se joint à sa femme pour envoyer à l'ambassadeur de France à Londres "*every sentiment of the highest consideration and respect?*" Il y a mieux, Mrs. Sutton profite d'un voyage à Paris de son mari pour le charger de remettre à "*mylord*" une lettre où une passion mal éteinte transparaît presque à chaque ligne. Qu'avait-elle avoué au moment de son mariage, ou après son mariage, de son roman d'amour avec le jeune émigré? Il est difficile de croire que l'amiral l'ait entièrement ignoré. J'ai quelque peine à admettre cependant qu'il ait pris connaissance de la lettre qu'il emportait, quel que fût son désir d'obtenir pour son fils la protection d'un aussi puissant personnage que M. de Chateaubriand.

D'autre part, nous ne pouvons plus croire que Mrs. Sutton ait été poussée uniquement par son amour maternel. C'est encore Miss Hartcup qui nous la peint comme "*a lady with dark hair and eyes and great determination of character.*" Je suis prêt à reconnaître qu'ayant pris à cœur de faire obtenir à son fils la position qu'il désirait, elle a pu croire elle-même qu'elle n'avait pas d'autre objet en se présentant devant son "lord and master." Elle a lutté contre son légitime ressentiment avant de se décider: "vous ne saurez jamais combien il m'en a coûté pour en arriver là," écrit-elle à celui qu'elle a tant aimé. Elle cherche à maintenir la même fiction maladroite dans sa seconde lettre. Elle se refuse à comprendre l'irritation qu'éprouve Chateaubriand à l'entendre toujours parler de son fils: "votre fils, quoi qu'il m'en coûte de lui donner ce nom, votre fils . . .", répond-il à sa requête. Mais nous sommes certains aujourd'hui que Chateaubriand n'a exagéré ni l'amour naïf que Charlotte éprouva pour lui à Bungay, ni l'émotion et le trouble qui s'emparèrent d'elle quand elle le revit

[14] Le Braz, p. 157.

après ces longues années de séparation. Point n'est besoin de nous demander maintenant avec lui: "Qu'arriva-t-il à Bungay après mon départ? Qu'est devenue cette famille où j'avais apporté la joie et la douleur?" C'est non point trois ans, comme il le dit avec une indifférence superbe, mais près de dix ans que la pauvre Charlotte mit à se guérir de la blessure qu'elle avait reçue et c'est seulement dix ans après, qu'elle se résigna à un mariage de raison avec un honnête homme de marin qui avait presque le double de son âge. Mais ni la vie de famille, ni la naissance de deux enfants, ni les longues années de séparation n'avaient réussi à arracher de son cœur l'image de son chevalier. René vieilli et oublieux qui avait gardé le souvenir de l'amour plus que de la femme a dû hésiter à reconnaître dans Mrs. Sutton épaissie et flanquée de ses deux grands garçons la sylphide de ses rêves et l'inspiratrice de ses poèmes. Charlotte le voyait encore tel qu'il était aux jours de Bungay; pour elle, il n'avait point changé et la voix de l'enchanteur réveilla en elle "la foule des souvenirs de tout ce qui s'était passé depuis vingt-sept années." Que nous reste-t-il à apprendre quand nous relisons cette lettre de Charlotte où les regrets et la douleur finissent par lui arracher ce cri de passion mal contenue: "Qu'il me soit seulement permis de vous dire, milord, combien des sentiments trop vifs pour être maîtrisés me rendirent douloureusement pénibles les premières et courtes minutes que j'ai passées sous votre toit. Les souvenirs d'événements antérieurs de vingt-sept années se pressaient dans ma pensée, depuis le premier instant où semblable à un météore, vous traversâtes mon chemin, pour me laisser dans les ténèbres lorsque vous disparûtes, jusqu'à ce moment d'inexprimable amertume où je me trouvai chez vous, étrangère non conviée, et jouant un rôle aussi inaccoutumé pour moi qu'il était peut-être importun pour vous." Elle pouvait encore l'appeler "my lord and master"; la passion de René l'avait marquée d'une empreinte ineffaçable, et elle lui emprunte jusqu'à son style et cette image qu'il n'aurait pas désavouée. L'amour de la jeune fille de quinze ans venait de refleurir au cœur de la femme de quarante.

Chateaubriand nous apprend lui-même qu'il ne répondit jamais à cette dernière lettre de Charlotte et s'accuse humblement d'une faute qui est toute à son honneur. Qu'aurait-il pu répondre?

[15] *Mém. d'O.-T.*, t. III, p. 58.

Comment reprendre après un tel intervalle le roman de la vingtième année pour lui ajouter un chapitre? Est-il bien certain d'ailleurs qu'il n'ait point répondu? On connaît la fameuse lettre de René à Céluta qui se trouve dans les *Natchez,* publiés seulement en 1826, un an après la dernière lettre de Mrs. Sutton. On sait avec quelle sévérité Chateaubriand l'a jugée dans les *Mémoires:* "S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je ne voudrais plus écrire, notamment la lettre de René dans le second volume." Jusqu'ici, j'avais cru avec M. Le Braz que Chateaubriand avait dû reproduire une de ces lettres que, plein de passion et de remords, il écrivait à Charlotte Ives, sans oser les lui envoyer, après sa fuite de Bungay. M. Le Braz admet du reste que la lettre a dû être retravaillée et violemment *renéisée* depuis les jours de Londres. Mais Chateaubriand lui aussi n'avait-il pas senti remonter en lui le flot de la passion d'autrefois quand, après avoir revu Charlotte à Londres, il écrivait dans les *Mémoires d'Outre-Tombe,* ces lignes où revit le René des anciens jours: "Si j'avais serré dans mes bras épouse et mère celle qui me fut destinée vierge et épouse, c'eût été avec une sorte de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre, après m'avoir été offertes."[16] Que l'on rapproche de ce passage la lettre de René, non pas la première partie qui est moins frénétique et qui me semble dater des jours de Londres, mais la deuxième partie "Continuée au lever de l'aurore," celle qui commence par ce cri de douleur: "Quelle nuit j'ai passée!" Que l'on relise des phrases comme celles-ci: "Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René. . . . Oui Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve; qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, même en n'aimant pas? Ces solitudes que je rendais brûlantes vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages? Il n'est plus pour vous d'illusions, d'enivrement, de délire . . . Ne crois pas, Céluta, qu'une femme à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle on a formé des souhaits

[16] *Mém. d'O.-T.*, II, p. 145.

aussi odieux que les miens, ne crois pas que cette femme oublie jamais l'homme qui l'aima de cet amour ou de cette haine extraordinaire."

C'est là autre chose qu'une prophétie; c'est la reprise par le grand virtuose du thème ébauché par Mrs. Sutton; c'est la seule réponse que Chateaubriand vieilli pouvait faire à Charlotte vieillie. C'est la lettre qu'il ne pouvait pas et ne voulait pas envoyer, et c'est à Mrs. Sutton, et non à la naïve enfant qu'il avait connue pendant les années d'exil que s'adressaient ce dernier adieu et la prière de "regarder cette lettre comme un testament."

GILBERT CHINARD.

Johns Hopkins University.

CUEVA'S *COMEDIA DEL INFAMADOR* AND THE DON JUAN LEGEND

In his notice on Juan de la Cueva's *Comedia del Infamador* (1581) Moratín wrote: "Leucino es una especie de D. Juan Tenorio." [1] The recent editor of Cueva, Mr. de Icaza, comments on this as follows: "De una frase aislada de Moratín, a la que cierto vulgarizador mal informado dió una interpretación y alcance que no tenía, salió la arbitraria conseja de que el Leucino del *Difamador* (*sic*) es el modelo primitivo del *Burlador de Sevilla* y del *Don Juan Tenorio.* Años ha que esta infundada invención se viene repitiendo, y amenaza perpetuarse como verdad reconocida; pero es lo cierto que no hay en el *Difamador* un solo rasgo que le asemeja al Don Juan en ninguna de sus formas tradicionales"; [2] and a little further: "Leucino es un *Difamador;* y nada más que un difamador. Es un rico necio y fanfarrón. . . . Nada logra si no es el castigo de sus intentos, y no es *Burlador,* sino burlado. Por tanto, lo menos donjuanesco posible." The "vulgarizador" whom Mr. de Icaza had in mind was probably Alberto Lista,[3] whose work was later utilized by von Schack [4] and others. There is no need

[1] *Orígenes,* in Ochoa's *Tesoro del teatro español,* I, 116.

[2] Juan de la Cueva, *Comedias y tragedias,* ed. Fr. de Icaza, Madrid, 1917, I, xlviii, xlix.

[3] Alberto Lista, *Lecciones de literatura española,* Madrid, 1836.

[4] "Die Komödie *El Infamador* ist weniger um ihrer selbst willen bemer-